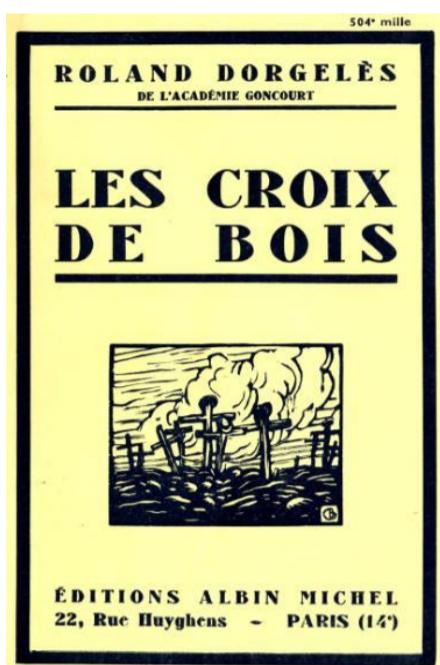




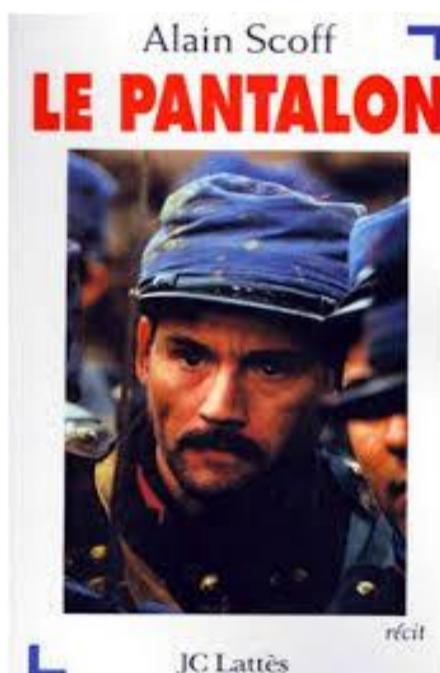
La mémoire dans les œuvres littéraires françaises



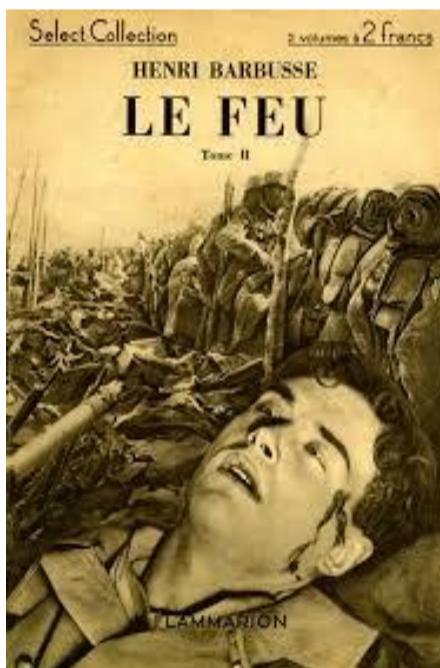
extraits sélectionnés par les élèves



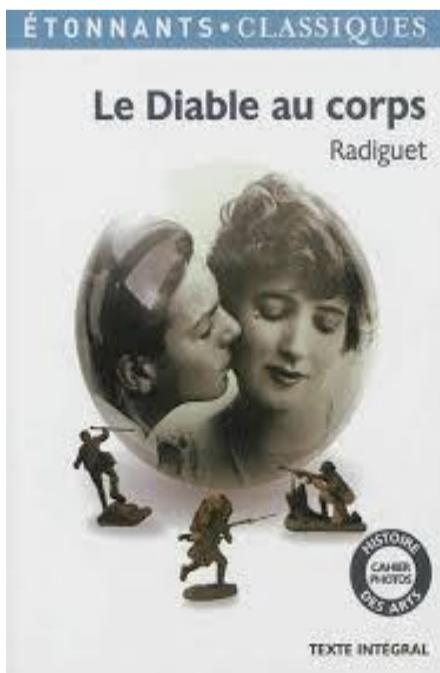
« Vous étiez si jeunes, si confiants, si forts, mes camarades : oh ! Non, vous n'auriez pas dû mourir...Une telle joie était en vous qu'elle dominait les pires épreuves. Dans la boue des relèves, sous l'écrasant labeur des corvées, devant la mort même, je vous ai entendu rire : jamais pleurer. (...) Pour raconter votre longue misère, j'ai voulu rire aussi, rire de votre rire. (...) On a bien ri, au repos, entre deux marches accablantes, on a bien ri pour un peu de paille trouvée, une soupe chaude, on a bien ri pour un gourbi solide, on a bien ri pour une nuit de répit, une blague lancée, un brin de chanson...un copain de moins, c'était vite oublié, et l'on riait quand même ; mais leur souvenir, avec le temps, s'est creusé plus profond, comme un acide qui mord...Et maintenant, arrivé à la dernière étape, il me vient un remords d'avoir osé rire de vos peines, comme si j'avais taillé un pipeau dans le bois de vos croix. »



« Le commandant ouvre la marche. Encadré par quatre soldats, soutenu par l'aumônier et le sous-lieutenant Payet, Bersot avance en titubant. A quelques pas derrière le cortège suivent quatre soldats qui portent des pelles et des pioches pour creuser la fosse. Le peloton les a précédés. Il est maintenant arrivé dans le carré de l'exécution et les hommes ont été alignés face au poteau. En apercevant le peloton, Bersot marque un temps d'arrêt. Ses yeux d'animal fou s'élargissent et sa bouche s'ouvre dans un violent effort pour parler : il voudrait crier à l'adresse du colonel que c'est un malentendu, qu'il n'a pas voulu désobéir...Il a envie de le supplier de l'épargner, mais pas un son ne sort de sa bouche, la terreur paralyse ses cordes vocales. Les gardes le tirent à présent vers le poteau, alors sa gorge se décoince, il se met à hurler, d'un cri aigu comme celui d'un petit enfant... »



« Ce ne sont pas des soldats, ce sont des hommes. Ce ne sont pas des aventuriers, des guerriers, faits pour la boucherie humaine - bouchers ou bétail. Ce sont des laboureurs et des ouvriers qu'on reconnaît dans leurs uniformes. Ce sont des civils déracinés. Ils sont prêts. Ils attendent le signal de la mort et du meurtre ; mais on voit, en contemplant leurs figures entre les rayons verticaux des baïonnettes, que ce sont simplement des hommes. »



« Je vais encourir bien des reproches. Mais qu'y puis-je ? Est-ce ma faute si j'eus douze ans quelques mois avant la déclaration de guerre ? Sans doute, les troubles qui me vinrent de cette période extraordinaire furent d'une sorte qu'on n'éprouve jamais à cet âge ; mais comme il n'existe rien d'assez fort pour nous vieillir malgré les apparences, c'est en enfant que je devais me conduire dans une aventure où déjà un homme eût éprouvé de l'embarras. Je ne suis pas le seul. Et mes camarades garderont de cette époque un souvenir qui n'est pas celui de leurs aînés. Que ceux déjà qui m'en veulent se représentent ce que fut la guerre pour tant de très jeunes garçons : quatre ans de grandes vacances. »



Lycée du Grand Nouméa

